

Journal parait Semi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux

lettres, Avis, Correspondance etc., à l'adresse du tout.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, VENDREDI, 21 MAI 1852. No. 66

Les peuplades sauvages du territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

(Suite et fin.)

30. *Position physique.*— Nos Montagnais ont un physique assez avantageux; leur taille est peut-être au-dessus de la moyenne. J'en ai mesuré un de six pi-ds trois pouces. Ils ne sont ni jolis ni laids. Leur figure est assez conforme à un type européen, à l'exception d'une forte saillie dans les pommettes. Leurs cheveux bouclés, sont souvent châtain pendant l'enfance, mais deviennent toujours noirs, sur les hommes surtout. Leurs yeux, ni grands ni petits, n'ont point cette expression de vivacité et de malice, assez commune aux yeux noirs, surtout à ceux des Sauvages; on y lit facilement la douceur et le calme de leur caractère, dont leur physionomie porte l'empreinte. Leurs dents ne sont ni aussi blanches ni aussi régulières que celles de ceux, qui comme eux, se nourrissent d'aliments sans effet; elles offrent la variété que l'on remarque chez nous. Une larbe souvent bien fournie et toujours noire, les distingue des autres enfants des bois. Leur genre de vie est plus que suffisant pour leur recouvrer le teint; on en trouve pourtant un certain nombre qui sont loin d'être noirs. Leur nez, ni aquilin ni très saillant, est presque toujours un peu aplati, sur l'extrémité et ne présente pas cette indéfinissable variété, que l'on trouve dans d'autres pays: je n'en connais qu'un, dont les proportions puissent offrir quelque chance de succès, dans une exhibition de cette intéressante partie de nous-même. Ils ont le pied délié et assez mignon; à l'exemple de nos Danois, ils cherchent à tirer vanité de ce prétendu avantage. Les femmes, dans ce pays-ci du moins, sont petites; un degré considérable d'embonpoint leur fait gagner en largeur ce qu'elles perdent en hauteur. Le désir de plaire et surtout l'amour de la toilette, si ordinaire aux femmes (et je sais même sur ce fait bon nombre d'hommes qui sont femmes) a plutôt besoin d'être excitée que réprimée en elles. Quoiqu'enfants du luxe, je suis forcé de m'en faire ici l'apôtre. — Nos Sauvages, dit-on, ne sont pas laides; mais il faut un œil mieux exercé que le mien, pour leur trouver des charmes par dessous l'épaisse couche de crasse et de graisse qui leur sert de voile, sur lequel une courte chevelure s'étend avec une épaisse négligence, jusque dans leur bouche. Trop souvent, le désir de plaire fait négliger aux femmes certaines convenances, dont l'oubli les rend méprisables; rien de semblable chez nos Montagnais. Comprenez que les habits ne nous sont donnés que pour nous couvrir, elles en tirent la conséquence parfaitement logique qu'elles sont d'autant mieux vêtues qu'elles sont plus cachées. Les mères pourtant font souvent exception dans l'exercice de leurs devoirs maternels. Je crois vous avoir déjà parlé ailleurs de la toilette des femmes; qu'il me suffise d'ajouter ici, qu'à moins d'en être témoin, il est impossible de se faire une idée de la dégoûtante malpropreté qui la caractérise. Le costume des hommes est assez semblable à celui de nos paysans; ils se procurent leurs habits dans les magasins de la compagnie, où on les reçoit tout confectionnés d'Angleterre. Les pantalons seuls sont peu en usage, ils se remplacent par des *mitasses* et un inexplicable lambeau de drap, auquel on donne le nom de *biaget*. A l'automne, quand ils viennent de perdre leurs crédits, les hommes ont un certain air d'aisance; leurs capots bleus ou blancs, leurs mitasses noires, blanches ou rouges, leurs bonnets excessifs et leurs ceintures colorées sembleraient faire croire qu'ils vivent, sinon dans l'opulence, du moins dans une honnête médiocrité. Hélas! que la scène est différente du printemps, pitoyable est le coup d'œil qu'ils présentent alors.

Une chose particulière à nos Sauvages, c'est que, quoique très avides de beaux et bons habits, ils n'ont aucun goût quelconque pour les vaines parures; jamais de massades, ni colliers, ni pendants d'oreilles ni rien de semblable. Toujours ils préfèrent le solide au frivole. Aucun ornement dans leurs ceintures; elles pendent en désordre sur leurs épaules. Les hommes qui, généralement, sont mieux peignés que les femmes, se rasent les cheveux à la hauteur des yeux toute la largeur du front. L'art de la parfumerie n'a point encore atteint ici un haut degré de perfectionnement. Il consiste tout simplement à prendre un morceau de graisse quelconque et à s'en frotter les cheveux, le visage et les mains avec une prodigieuse sans bornes. Hommes, femmes et enfants, tous aiment le brillant poli qui résulte de cette opération. Il faut avouer qu'elle a un précieux avantage, celui de détruire la surabondance de la population, qui, retranchée dans la forêt de leur *chef*, envoie de nombreuses colonies peupler jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Individu. Cet implacable ennemi du repos des humains semble aimer la nation Montagnaise, quoiqu'elle lui ait décerné la peine du *Tahion*. On dit pour dent. Un Montagnais, mais surtout une Montagnaise,

se sent-elle pressée par quelque géant de l'épée, elle le saisit avec une détermination étonnante et lui fait trouver entre ses dents, une mort digne de sa piquante amorce. Le soin de détruire la vermine leur fait quelquefois oublier les règles de la modestie, mais le tout est sans malice, et si elles souffrent autant que leur pasteur, de se sentir ainsi mangées vivantes, je crois qu'on peut leur pardonner ces petits écarts.

Avant l'arrivée des Européens ici, la dépouille des animaux, surtout celle des Cariboux, servait exclusivement d'habits à nos Montagnais. Je ne sais pas trop quelle en pouvait être la forme; il y a tout lieu de croire qu'elle n'était guère sujette aux capricieuses variations de la mode. J'ai pu me procurer plus de renseignements par rapport aux différents ustensiles dont ils faisaient alors usage. Leurs lances étaient faites avec le bois des Cariboux, leurs *contants* crochés avec des dents de Castor, leurs autres couteaux, tranches (pour percer la glace); leurs *hameçons* et *lards* étaient des pierres dures et tranchantes; leurs *aldènes* et aiguilles étaient des épines de poissons dorés. Leurs cuillères faites de bois ou de la corne de Bœufs musqués. Comme les inventeurs d'alumettes phosphoriques n'avaient point encore fait part au monde de leur précieuse découverte, nos Sauvages se contentaient bonnement de tirer l'étincelle du choc de deux cailloux. On comprend facilement combien ces différents objets sont peu propres à l'usage qu'on en faisait, et que nos Sauvages ont dû recevoir avec une grande joie tous ceux que leur apportèrent les Européens. Outre l'hameçon, les Montagnais connaissent l'usage des rets, ils remplaçaient le fil avec de la *babiche*. J'ai vu de ces rets, ils sont mieux que je l'aurais cru. Leurs armes pour la chasse et la guerre étaient l'arc et la flèche et quelques dards. N'ayant point de chaudières, ils faisaient bouillir leur nourriture dans des plats d'écorce, de bois ou de pierre, au moyen de cailloux rougis au feu. Souvent, même actuellement, la peau d'un animal leur rend cet important service; ils y enferment la viande avec de l'eau et suspendent le tout au côté du feu; ils lui impriment ensuite un mouvement de rotation jusqu'à ce que le tout soit en complète ébullition. Ils prétendent qu'une viande ainsi préparée mettrait en défaut l'habileté des meilleurs gastronomes. Ce que je sais, c'est qu'il faut être des leurs pour aimer les épices qu'un œil trop indulgent, laisse dans les replis de ce singulier chaudron. Nos aimables onilles sont encore plus malpropres dans leur nourriture que dans leurs vêtements. Vous me dispenserez, je suppose, volontiers de vous prouver cette assertion. Je vous assure que, quoique pas très délicat à cet égard, leur vue m'a fait bondir le cœur assez de fois pour que vous puissiez m'en croire sur parole. Nos Montagnais sont excessivement gourmands. Leur sert-on quelque chose, ils commencent à palper le tout, puis, ils choisissent les parties succulentes, qu'ils dévorent avec une glotonnerie dégoûtante. La viande grasse et la graisse sont leurs mets favoris. L'usage de la fourchette est inconnu parmi eux; comment l'y suppléer. Ils prennent la viande de la main gauche, la saisissent entre les dents, puis, le couteau arrive pour accorder à la bouche tout ce qu'elle peut contenir. Les premières fois que je fus témoin de ces scènes, je croyais à tout moment voir tomber quelque bout de nez dans le plat, mais non, leur habileté en ceci n'est égale que par la vivacité avec laquelle l'opération s'exécute. Un morne silence règne tout le temps; on voit qu'il y a de la vie. Quand la portion est épuisée, chacun se lèche les doigts et les essuie à sa chevelure. On se regarde avec complaisance, quand le repas a été copieux; alors les propos recommencent. Pendant ce temps, l'estomac étouffé du traitement qu'on lui a fait subir, s'efforce de revenir de sa surprise; et quelques détonnations de haut étage retablisent l'équilibre et voilà qu'on est prêt à recommencer. Ce qui m'étonne, c'est que les indigestions sont inconnues. Après des jeûnes rigoureux, on s'empâte l'estomac d'une quantité prodigieuse des aliments les plus substantiels, et cela sans le moindre inconvenant.

Nos Sauvages habitent dans des loges ou tentes, faites de peaux. La forme en est conique, le diamètre de la bays de côté varie suivant le nombre de ceux qui l'habitent. Le feu est au milieu. Tous sont assis, à la mode orientale, ou couchés suivant la coutume aussi des mêmes peuples. Ces loges me paraissent la dernière habitation désirable. Pour ma part, je ne puis m'y faire; je n'en suis jamais sorti sans y avoir pris la crampe. Quoiqu'il y ait un certain ordre dans la distribution des places, néanmoins cet ordre varie; j'ai remarqué avec peine qu'il n'y a que les vieilles qui aient une place fixe: c'est la plus mauvaise, à l'entrée, où il leur faut disputer, avec tous les chiens de la famille, la petite portion de terrain qui leur est assignée. — En hiver surtout, les Montagnais sont dispersés, rarement on voit plus de deux ou trois loges en un même endroit, et ce n'est toujours que

pour peu de temps. En été ils se réunissent en plus grand nombre. Ici encore se découvre toute leur malpropreté. Il suffit qu'une nécessité soit naturelle, pour qu'on se croit autorisé à la satisfaire *coram solo et populo*. Que de fois j'ai regretté de ne pouvoir mettre en force cette loi du Démontrateur, qui ordonnait aux juifs de porter un bâton pointu à leur ceinture, et l'usage qu'ils en devaient faire. Ce passage des livres saints a peut-être fait rire quelques esprits forts et faibles, j'voudrais, pour leur confusion, qu'on leur fit faire la revue d'un camp Montagnais. A moins d'être complètement privés de la vue, du tact et de l'odorat, ils comprendraient facilement que le divin législateur s'y entendait mieux qu'eux et que la plus petite de ses ordonnances est marquée au coin de la plus profonde sagesse.

Nos Montagnais vivent de la chasse. L'Orignal, le Caribou, le Cerf et le Bœuf sauvage constituent leur principale nourriture. Quoique manger du poisson leur paraisse chose pénible, ils sont néanmoins obligés de s'y résigner, depuis quelques années surtout. Trop heureux quand la pêche ne leur manque aussi. Oh! que leur sort était digne de pitié, avant qu'ils entendissent parler de religion. Naitre dans les pleurs, pour vivre dans la souffrance et mourir sans espoir, était alors tout le *régé* de leur histoire. On peut encore leur appliquer à la lettre ces énergiques paroles du patriarche de la douleur: "L'homme né de la femme, vit peu de temps, il est rempli de beaucoup de misères." Il y a une misère extrême et générale qui étonne, et qui suppose dans ceux qui y sont sujets, une espèce de privation dont ne peuvent point avoir l'idée ceux qui sont habitués à un autre ordre de choses. Vous savez qu'en général les Sauvages vivent au jour le jour; ce qui fait que quelquefois ils sont dans l'abondance et le lendemain dans le besoin. Nos Montagnais, beaucoup plus prévoyants que les autres, sont à la vérité moins exposés à des privations inévitables. Il arrive néanmoins souvent que la pauvreté de temps et des lieux met leur provision à défaut.

Je demandais un jour à l'un d'entre eux, s'il avait déjà été jusqu'à trois jours sans manger. Il partit d'un éclat de rire et ajouta: "Tu ne sais donc pas comment nous vivons? J'ai été jusqu'à dix jours sans prendre une seule bouchée, ni moi, ni ma femme, ni mes enfants." Ceci n'est point une rare exception, presque tous ont ce sort dans un temps ou dans un autre. Celui dit, je vous prie est peut-être le meilleur chasseur du district. En été, leur position est moins pénible. Outre qu'ils n'ont point à lutter contre la rigueur de la saison, le pays offre plus de ressources qu'en hiver. La preuve de l'augmentation de misères pendant l'hiver se trouve clairement dans la proportion des mortalités pendant cette saison sombre. Le chiffre des morts de l'été à l'hiver est comme un est à huit, quelquefois à dix. Des jeûnes fréquents et très longs ruinent leur constitution. Les cas de commue longévité sont beaucoup plus rares qu'ailleurs. En hiver surtout, toutes les maladies sont graves, presque toujours mortelles. Je m'efforçais d'encourager un homme dont l'épouse n'était que légèrement indisposée, il me répondit: "Nous ne sommes pas comme les blancs; la mort est si forte contre nous, elle ne nous laisse point être malade légèrement." Le malheureux avait raison.

Tout avoir une idée complète de la misère de ces Sauvages, il faut ajouter à la privation si fréquente de nourriture, l'excessive pauvreté de leurs vêtements. Pour un pair, j'en suis encore à me demander comment il leur est possible de résister à la rigueur du climat qu'ils habitent, sans autres ressources que celles qui sont à leur disposition. Il faut que l'habitude contractée dès l'enfance leur fasse perdre la sensibilité à un point qu'il est difficile d'imaginer. Par les froids les plus intenses, ils couchent dehors, sans feu, avec une simple couverture, souvent beaucoup plus courte qu'eux mêmes. Je voyais en hiver, un Sauvage qui m'accompagnait m'avait déjà donné plusieurs échantillons de sa capacité à cet égard. La veille de notre arrivée ici, le thermomètre de Réaumur marquait 32 degrés, renforcé d'un vent impétueux. Pendant la nuit, plusieurs frissons m'avertirent que ma couche n'avait point été suffisamment baignée. Nous étions campés dans un endroit peu avantageux, sans abri et presque sans bois pour faire feu. A mon réveil je tremblais de tous mes membres, les dents me claquaient dans la bouche. J'apprends alors mon Montagnais, les pieds nus, sortis de dessous sa petite couverture, exposés à l'air et séparés de la neige par une branche de sapin. Je ne pus retenir un cri de surprise, craignant qu'il ne fût gelé. Mes autres compagnons s'éveillèrent, quoiqu'avec difficulté. Il nous avoua alors qu'il avait dormi profondément toute la nuit, sans même sentir le froid. Ils sont tellement pauvres, que le plus petit adoucissement leur paraît du luxe. Quand je voyage en hiver, je prends ordinairement deux couvertes pour

m'abriter, tandis que mon capot me sert de matelas. Je ne pensais pas qu'un pareil lit put offrir quelque chose de superflu, quand il faut coucher dehors. Et bien! le croiriez-vous, bonne mère! je n'ai peut-être pas un seul soir préparé cette couche si simple en elle-même, sans entendre les Sauvages qui m'accompagnaient faire des réflexions sur le bonheur de ma position, sur l'avantage d'être aussi richement pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie. Deux couvertes pour un seul homme leur semble un trésor que des étrangers à leur nation peuvent seuls posséder. On demandera peut-être comment ces Sauvages peuvent être si pauvres, quand leurs pelleteries sont une source de richesses pour la compagnie qui a ici le privilège exclusif de la traite? J'aimerais à vous parler au long de cette compagnie; j'y reviendrai; qu'il me suffise pour cette fois de vous dire franchement que je suis éloigné de l'opinion de ceux qui n'y voient que du mal et qui travaillent même à la désorganiser. Je ne prétends pas dire que tout soit irréprochable; certes, quelle est l'administration confiée à des mains humaines qui ne laisse rien à reprendre? On pourrait sans doute attendre davantage d'une société de bienfaisance qui aurait des sommes immenses à dépenser pour procurer le bien-être des indigènes de ces contrées, mais je crois que l'on ne peut pas raisonnablement demander plus à une compagnie de Marchands qui achètent par les plus dures privations une médiocre fortune pour leurs vieux ans. On se trompe grandement quand on juge de cette compagnie par celle du Nord-Ouest, ou par celle qu'elle a pu être elle-même dans la lutte qu'elle a soutenue contre le plus puissant de ses antagonistes. Voici en trois mots toute mon opinion. Dans tout le territoire des Montagnais, que je connais particulièrement, et où l'usage des liqueurs enivrantes est complètement interdit, je trouve que le commerce de l'Hon. Compagnie de la Baie d'Hudson est renfermé dans les bornes de la plus stricte justice. De plus, que le plus grand malheur qui put arriver à nos Sauvages serait l'opposition de quelque côté qu'elle viendrait. De plus encore, que quoique les seconds que cette compagnie nous accorde puissent paraître bien peu de chose, néanmoins, sans elle, et livrés aux seules ressources que nous possédons actuellement, il nous serait moralement impossible de continuer ici l'œuvre des missions. L'opinion que j'exprime n'est pas celle que j'ai toujours professée, mais elle est le résultat de réflexions sérieuses et consciencieuses que j'ai faites sur la position des Indiens, au bien-être desquels je travaille. Je ne suis ici partisan que de mes convictions, pas même influencé par les traitements pleins d'égards et de générosité dont j'ai été personnellement l'objet dans tous les rapports que j'ai eus avec les membres de la compagnie. Je vous ai déjà parlé bien des fois de la bonté toute paternelle de M. McKenzie, j'en pourrais dire autant de son successeur; M. N. Finlayson, néanmoins, comme je ne suis point ici pour moi, la délicatesse de ces procédés ne m'avenglerait pas au point de me fermer les yeux sur le sort de ceux dont le bonheur est étroitement lié au mien. Si donc ces Sauvages sont si pauvres, cela tient à la volonté adorable de la providence qui les a placés dans le coin du monde le plus inhospitalier. Plus d'industrie et un peu plus de travail pourraient aussi améliorer leur condition. Notre position à nous-mêmes ne nous permet pas de les aider autrement que par des conseils. Ce mode de régénération d'un peuple est lent. Il faut du temps pour changer des habitudes qui sont l'œuvre des siècles.

Si le sort de la nation en général est si triste, celui de la femme en particulier offre un redoublement de privations et de souffrances tout à fait inconnues chez les nations civilisées. "Le multiplierai tes maux," avait dit Dieu à sa première pécheresse; et un anathème terrible pesa encore ici de tout son poids; c'est la misère multipliée par la misère, de façon à donner un produit effroyant de tribulations. Femmes chrétiennes, si vous ne comprenez pas tous les avantages que vous procure la régénération, venez un peu à l'école des nations infidèles, et alors vous verrez ce que vous seriez sans la salutaire influence du Christianisme. J'ai déjà, bonne mère, dans d'autres lettres, déroulé à vos yeux le tableau des misères qu'endure ici votre sexe. Votre sensibilité a déjà été assez touchée à cette vue, pour qu'il ne soit pas besoin de l'énoncer de nouveau. Je dois donc terminer la notice que j'ai entreprise de vous donner sur les Sauvages qui j'aurais. J'en ai déjà beaucoup trop dit, pour une lettre, pas assez pour l'histoire d'un peuple. Si, comme on peut tout naturellement le croire, Dieu a assigné aux nations, ainsi qu'aux individus, le rôle qu'elles ont à jouer sur la grande scène du monde, il est permis de se demander quel peut-être celui de la nation Montagnaise. Ce rôle sans doute paraîtra bien petit; si on le compare à celui des puissances colossales; qui étendent leur em-

pire d'un pôle à l'autre et qui dièlent des lois à des centaines de nations tributaires. Dans un méprisisme, le plus petit des royaumes, comme le plus grand, est nécessaire à l'accord général; aussi dans la grande harmonie du monde, la plus faible comme la plus puissante des nations doit contribuer à l'enseignement commun. Aussi nos Montagnais, au lieu de la plus grossière ignorance et de la plus profonde misère, offrent de salutaires instructions dans l'ensemble de leurs qualités morales. La religion naturelle a suffi parmi eux pour opposer une digue infranchissable à des passions qui ne débordent que trop communément au sein des populations même les plus chrétiennes. Ceci semble prouver qu'on cherche trop exclusivement, dans la corruption de notre nature, la raison des crimes intelligibles de la part d'êtres raisonnables. Privés de l'innocence originelle, nous avons sans doute une tendance naturelle au mal, mais cette tendance devient plus forte et plus générale, par la facilité avec laquelle nous la suivons, au point qu'il serait vrai de dire que nous corrompons notre propre corruption. La conduite de cette nation me semble, en outre, une grande justification de la Providence et prouve que Dieu a dû dire à l'homme, sous la loi primitive, ce qu'il a répété au grand apôtre de la loi parfaite: "Ma grâce te suffit." Par un secret jugement, aussi adorable qu'impénétrable, les générations ont succédé aux générations, jusqu'à celle qui vit: les siècles ont reboulé les siècles, jusqu'à notre époque, sans que cette nation ait reçu les grâces signalées qui en ont prévenu tant d'autres dès leur berceau; s'ils qu'elle entendit parler de son rédempteur, sans qu'elle le désirât, faute de le connaître. Mais enfin l'honneur favorable a sonné; Dieu, dans sa miséricorde, s'est souvenu de son peuple et y a envoyé des ministres arborer l'étendard du salut, sur des plages inhospitalières, qui ne semblaient accessibles qu'à la cupidité. Votre fils, en la compagnie d'un ami vraiment digne de ce nom, suivi de frères chers, a été choisi pour cette noble mission, pour continuer l'œuvre d'un zèle devancier. Et bien! je vous le demande, le sort de ce fils est-il si misérable? J'en appelle à votre propre jugement, non pas, à la vérité, à votre témoignage comme mère. Je sais qu'à ce tribunal, comme à celui de mon cœur de fils, je trouverais une prompte et entière condamnation. J'en appelle à vous, comme femme, et surtout comme femme chrétienne. On exalte le bonheur d'une mère, dont le fils, dans une tourmente politique, se sera armé du glaive qui tue, pour voler généreusement au secours de ses concitoyens. Eh quoi! le bonheur d'une femme chrétienne sera-t-il moins grand, lorsque son fils, jenne soldat de l'armée du Seigneur, voyant l'humanité aux prises avec le plus redoutable de ses ennemis, se sera armé de la croix qui sauve, pour courir au secours de la portion la plus délaissée de la grande famille humaine. M'en voudriez-vous, bonne et tendre mère, d'avoir tiré la conséquence naturelle des principes, que vous vous êtes efforcée de graver dans mon cœur, dès les premiers pas que je fis dans la vie. Les jeunes plantes conservent longtemps la trace des liens qui les ont unis à leurs tuteurs; aussi mon cœur a gardé le souvenir des conseils que vous avez prodigués à mon inexpérience: "Comprends mon fils," m'avez-vous dit bien des fois, "que la plus douce et la plus pure des satisfactions est celle de faire du bien à ses semblables." Ce bonheur, bonne mère, je l'ai compris; j'en jouis dans toute sa plénitude. Voudriez-vous donc me le ravir? Voudriez-vous vous attrister de ce qui fait l'ambition de toutes les mères? Non! L'espérance n'est pas vos sentiments; vos lettres, toutes imprégnées du plus tendre amour comme de la plus noble résignation, prouvent que je ne m'étais pas trompé dans l'appréhension que j'avais faite de la trépas de votre caractère et du degré de votre piété. En effet, sous quelque point de vue qu'on envisage la conduite d'un père Canadien se consacrant aux missions sauvages de l'Amérique Britannique, on ne peut voir que des motifs de consolation. Quant aux grandes questions d'humanité et de religion, la chose parle trop clairement d'elle-même pour qu'il soit besoin de preuve. Au point de vue politique, cette conduite a encore son mérite; mais qu'il s'agit de rendre plus éclaires et meilleurs, c'est à dire, plus fidèles sujets, des nations soumises au glorieux empire dont le drapeau flotte sur les rives de notre grand fleuve. Au point de vue national, cette démarche du père Canadien doit bien mériter aux yeux de ses concitoyens, puisqu'il paye la dette de son pays. — L'Européen qui foule pour la première fois le sol de notre chère patrie, s'étonne de la révolution qui s'opère dans ses idées; c'est à peine si le témoignage de ses sens suffit pour dissiper ses illusions. Les mots Canada et Canadien lui avaient toujours paru d'une nature si forestière, qu'il n'avait pu se dispenser d'y rattacher les idées de pays sauvage et de peuple barbare. Il est tout surpris de trouver, par là les mers, les allures de la civilisation et, dans le peuple de nos campagnes, le pur sang